



La guerre des *en* contre les *à*

ANDRÉ GUYAUX

J'observe depuis trente ans la guerre d'invasion que la préposition *en* mène avec succès contre la préposition *à*. Une guerre dont j'ignore quand elle a commencé. Peut-être bien plus tôt que mes relevés ne le laisseraient croire. Le premier de ces relevés date de l'automne de 1995. J'étais venu siéger dans un jury à l'Université de Mulhouse. Après de longues délibérations, nous étions allés, mes collègues et moi, nous restaurer dans une brasserie d'un bourg voisin. Et je suis tombé en arrêt devant une pancarte annonçant : « Bière en pression ». Trente ans plus tard, en octobre 2025, j'écoute avec attention l'audition de la directrice du Louvre, Laurence des Cars, devant une commission du Sénat, après un vol de bijoux dans le musée. Et je l'entends dire que le système de sécurité du Louvre est « en bout de souffle ».

Dans les deux cas, l'expression que je croyais figée, « à la pression », « à bout de souffle », ne l'était donc pas. À Soultz, en 1995, je pouvais attribuer l'écart de langage à un alsacianisme, ou considérer cette « bière en pression » comme une création originale de la langue des cabaretiers. À Paris, en 2025, dans la bouche d'une représentante de l'aristocratie lettrée et de la haute administration, c'est plus troublant, d'autant que le film de Jean-Luc Godard, *À bout de souffle* (1960), avait contribué à diffuser la formule.

Qu'est-ce, au demeurant, qu'une expression figée ? La langue évolue, rien n'y est figé. Mieux vaudrait parler d'expression attendue, car déjà lue ou déjà entendue. Lorsqu'elle n'apparaît pas sous la forme qui nous est familière, elle nous surprend. Je cite quelques autres cas, qui font intervenir des personnalités qui connaissent bien

notre langue : « enseigner en université » (Assia Djebbar, *Le Monde*, 24 juin 2006) ; « coiffé en brosse » (Pierre Jourde, *Carnets d'un voyageur zoulou dans les banlieues en feu*, Gallimard, [mars] 2007, p. 26) ; « garder en esprit » (Yves Bonnefoy, *Le Monde*, supplément « Culture et idées », 19 avril 2014) ; « en huis clos » (Anne Nivat, conférence au Collège de France, 6 mai 2018). À toutes ces occasions, si j'avais tenu la plume ou le micro, j'aurais dit ou écrit : « à l'université », « à la brosse », « à l'esprit », « à huis clos ».

Dans cette enquête, qui reste très rudimentaire, j'avoue avoir pris un malin plaisir à prendre en défaut les éminences du discours médiatique. « C'était rouge en Île-de-France, et orange en reste du pays », proclame imperturbablement Claire Chazal au 20 heures de TF1, le 11 juillet 2014, à propos d'alertes météorologiques. Sous la présidence de Jacques Chirac, François Hollande rappelle qu'il n'est pas (encore) « en responsabilité » et Dominique de Villepin qu'il est « en initiative ».

Pour que l'on comprenne l'importance du phénomène, voici quelques autres exemples, collectés un peu partout, au fil du temps : « en un moment donné », « en cette occasion », « en cours duquel », « en tous points de vue », « en tous niveaux », « en lisière », « en périphérie », « en bord de fleuve », « en regard de », « en premier plan », « en arrière-plan », « en rez-de-chaussée », « en recherche de », « monter en créneau », « venir en appui », « en avant-garde », « en début de », « en chômage », « en préalable », « en cas où », « passer en télévision », « monter en tribune », « en heure de pointe », « revoir le déficit en hausse et les indemnités en baisse », « en total » et « en final », « en part entière », « en appui », « être en œuvre », « un monde en deux vitesses », « des troupes en manœuvre », « laver en machine », « garder en mémoire », etc.

La prolifération, on le voit, atteint la vie de tous les jours et la langue des métiers. Je citais la « bière en pression ». J'ai entendu détailler la recette de « la salade en aigre-doux » et celle des « moules en crème », délicieuses quand on y ajoute du safran, qui est « doux en goût ». Désormais, « on travaille en noir » – comme « on s'habille en noir » – et « en début de matinée », on vend « en criée » ce qu'on écoulera ensuite « en détail », puis « en rabais », avant de demander au client de payer « en caisse ». Un historien de l'art m'explique que Daumier peignait « en craie noire » ou « en craie rouge », et occasionnellement, « en aquarelle ». Et pour se rapprocher de notre métier à nous, il arrive aujourd'hui qu'on tire un livre « en trois mille exemplaires » et qu'on y lise un extrait « en page 3 ».

Les grammaires normatives, celles des institutrices et des instituteurs de jadis, nous apprenaient à distinguer la construction avec *en* et la construction avec *à*, selon le sens. On partait « à la retraite » après la vie active, et « en retraite » dans un monastère. Mon grand-père me corrigeait lorsque je lui disais que j'allais à l'école « en vélo » : « Tu

vas à l'école à vélo ou en voiture, parce que tu entres dans la voiture mais pas dans le vélo. » Et donc, depuis l'enfance, je sais que je voyage en train, en avion, en hélicoptère, en autobus et en automobile, mais que je roule à vélo, à bicyclette, à trottinette et à moto, comme je monte à cheval. Mais là aussi, dans l'usage, le *en* l'emporte. Bien rares sont aujourd'hui les cyclistes qui roulent « à vélo ». On dirait d'ailleurs que tout le monde du transport est affecté. Les gares belges annoncent que le prochain train est « en approche » et qu'il faut le prendre « en voie 3 » ou « en quai 2 ». Comme si, pour parodier mon grand-père, on entrait *dans* le quai ou, à nos risques et périls, *dans* les voies du chemin de fer. La langue distinguait naguère « en ville » et « à la campagne » : on entre dans une ville, par ses portes, et la campagne est si vaste qu'elle nous laisse libres. On va aujourd'hui « en campagne » sans être nécessairement en guerre.

Peut-être la différence entre « croire en », qui implique la foi, et « croire à », qui se satisfait d'une simple confiance, a-t-elle mieux résisté, même s'il existe une marge de manœuvre entre la confiance et la foi. Lamartine s'exclamait, dans « La Mort de Socrate » (dans les *Nouvelles méditations poétiques*, 1823) : « Espérons dans les dieux ! et croyons en notre âme ! » En mettant ce vers en épigraphie d'*« Amour »* (un poème de *Feu et flamme*, 1833), Philothée O'Neddy le modifie : « Espérons en les dieux, et croyons à notre âme ! » Il citait Lamartine de mémoire, et l'on sait que la mémoire est prompte à glisser. Et peut-être sans le savoir, il rendait l'âme humaine à l'humain. Mais depuis les belles heures du romantisme, le temps s'est écoulé et l'homme moderne saisit l'occasion de se hisser à la hauteur d'une divinité : on entend, à propos d'un politicien, que ses électeurs croient « en ses promesses » et « en ses paroles » et, à propos d'un candidat aux élections, qu'il « croit en ses chances d'être élu ».

« *En* est un *dans* sans dents », disait l'un de mes amis, amoureux du calembour et de la consonne. Car *dans* est la victime de la même guerre d'invasion : « l'épidémie est contrôlée en hexagone », déclare Emmanuel Macron au moment de la crise du Covid, mais « la société est en impasse », lui répond Jean-Luc Mélenchon au 20 heures de TF1, en faisant l'amalgame entre deux expressions, « en panne » et « dans l'impasse ». On entend, de même, « être en ligne » pour « être dans la ligne ». À l'occasion, d'autres prépositions, comme *de* et *sur*, subissent le même assaut : « être en mèche avec quelqu'un », « prendre des vacances en Côte d'Azur », « accroché en leurs murs ».

Notre époque idolâtre le réel. C'est l'explication qui me vient à l'esprit, ou « en esprit ». L'expression « monter au crâneau » est un concept. « En crâneau » rétablit la réalité de l'objet. « Pourquoi vous regardez-vous au miroir [...] ? », dit Baudelaire, pour mieux conceptualiser le reflet. Le *à* est trop abstrait pour survivre dans notre univers matérialiste. Garder une pensée « à l'esprit » ou « à la mémoire » est bien trop idéal. Il vaut mieux la garder « en esprit » et « en mémoire », ouvrir la mémoire et l'esprit comme

on ouvre une boîte. Les souvenirs et les pensées y sont le contenu d'un contenant. Mieux vaut habiter « en rez-de-chaussée » ou « en premier étage », à l'intérieur d'un appartement, qu'« au rez-de-chaussée » ou « au premier étage », qui ne sont qu'une surface abstraite.

Je ne suis pas premier à m'émouvoir de ce processus épidémique. Jacques Dürrenmatt me signale qu'au XVII^e siècle déjà, les grammairiens avaient réagi à cette invasion et recommandé de remplacer *en* par *à* ou par *dans*. Car le *en*, dès cette époque, dominait : « Une hirondelle en ses voyages, / Avait beaucoup appris », dit La Fontaine. « Car que faire en un gîte... ? » Le 7 septembre 2007, un lecteur du *Monde*, Jean-Paul Darcy, alertait les correcteurs du journal : « Je suis très surpris que *Le Monde* cède à la mode d'un français approximatif, voire franchement incorrect. On ne dit pas “en une” mais “à la une”, comme on ne dit pas “embarquement en porte 12” mais “embarquement porte 12”, pas plus qu'on ne dit “J'habite sur Paris” mais “à Paris”. » J'approuve d'autant plus ce lecteur attentif au bon usage qu'il indique un cas qui m'avait échappé : celui où *en* ne se substitue à aucun autre mot : « en porte 12 ».

Jean-Paul Darcy a un autre mérite : il pointe le fait que le *en* n'envahit pas seulement le discours spontané, la parole buissonnière, mais les organes de presse les plus codifiés. Les textes officiels, les lois elles-mêmes, rédigées par des experts, ne sont pas épargnés. Le Code français des impôts précise les règles accablant le contribuable dans le cas de son « départ en retraite » (art. 75-0 V). On imaginait les mentors du fisc plus laïques. Antoine Compagnon relevait cet écart, dans un cours au Collège de France, le 7 janvier 2020 : « Le Code des impôts ne respecte pas la langue française. » Hélas, qui peut encore dire le bon usage ? Ceux qui s'obstinent à le respecter sont *à la retraite* et siègent dans des académies.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

André Guyaux, *La guerre des en contre les à* [en ligne], Impromptu #84 (1^{er} février 2026), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : www.arllfb.be